

alors que Jules aurait pu mettre en pratique cette maxime qu'il aimait à répéter : Les belles-lettres sont de l'argent pour le peuple, de l'or pour les nobles, des diamants pour les princes (1).

(1) Le belle lettere sono argento pei non nobili, oro pei nobili, diamanti pei principii. — Paris de Grassis, loc. cit.

## CHAPITRE XVII.

### LÉON X, PAPE. — 1513.

Modes usités pour l'élection du pape, compromis, adoration, accessit. — Le Conclave. — Comment on y vote. — Le cardinal de Médicis part de Florence pour Rome, afin de prendre part à l'élection. — Comme le plus jeune, il recueille les suffrages. — Il est élu pape, et prend le nom de Léon X. — Ancien mode d'introduction. — Couronnement du pape. — Léon X prend possession de Saint-Jean de Latran. — Description de cette prise de possession. — Joie que Rome fait éclater à la nomination de Léon X.

Le compromis, l'adoration, le scrutin, l'accessit ou l'accès, étaient autrefois les quatre modes usités pour l'élection d'un pape.

Les cardinaux, faute de s'entendre, donnaient pouvoir à l'un d'eux d'élire le souverain pontife; c'est ce qu'on nommait le *compromis*.

Si les deux tiers des membres du sacré collège avaient réuni leurs voix sur l'un d'eux, ils allaient comme par inspiration le reconnaître pour chef de l'Église : voilà l'adoration ou l'inspiration.

Quelquefois il ne manquait au scrutin qu'une ou deux voix pour que l'élection fût valide; alors les cardinaux allaient à l'accès, c'est-à-dire que, séance tenante, on suppléait ces voix par des billets qui portaient *accedo ad idem* : c'est l'accessit ou l'accès.

Grégoire XV, par une bulle expresse, décida que le scrutin serait désormais le seul mode d'élection.

C'est à Rome, dans le palais du Vatican, que les cardinaux se réunissent pour élire le pape : c'est là que s'assemble le *conclave*.

Dix jours après la mort du pontife, le lendemain même de ses obsèques (*novendiale esequie*) (1), une messe du Saint-Esprit est solennellement chantée dans le chœur des chanoines de Saint-Pierre. La messe finie, un prélat, un évêque ordinairement, monte en chaire, et, dans un discours latin, résume la vie du pontife défunt, et exhorte les cardinaux à lui donner un successeur selon le cœur de Dieu : c'est le moment où les cardinaux entrent processionnellement au conclave. Ce jour-là seulement il leur est permis de dîner à leur palais, pourvu qu'ils rentrent le soir au conclave.

A peine le pape est-il mort, que les ouvriers travaillent au Vatican à construire autant de cellules que Rome compte de cardinaux ; chacune de ces cellules est faite en bois de sapin, tendue de serge verte, et assez vaste pour loger deux conclavistes, l'un d'épée, l'autre d'église. Ces conclavistes sont chargés d'aller prendre dans un tour les vivres du cardinal, qu'ils servent à table, ils sont vêtus d'une robe de chambre violette. Près de ce tour, plusieurs prélats veillent incessamment afin d'empêcher qu'on ne glisse dans les mets destinés au cardinal quelques lettres ou billets, car toute correspondance lui est sévèrement interdite ; autour du conclave, une garde nombreuse est distribuée pour défendre toute communication avec les cardinaux. Pendant les jours d'élection, chaque église de Rome fait alternativement une procession autour du Vatican, chantant le *Veni Creator*, pour attirer les lumières divines sur les électeurs. A six heures du matin et à dix heures du soir, le maître des cérémonies parcourt l'intérieur du conclave en agitant une sonnette et répétant : *Ad capellam Domini* : « à la chapelle du Seigneur. » Deux fois par jour, à ce signal, le matin à sept heures, le soir à trois heures, les cardinaux sortent de

(1) Nous avons extrait ces détails sur le conclave d'un savant ouvrage de M. l'abbé Pascal : *Les Origines et Raison de la liturgie catholique*, Paris, 1844, grand in-8°, p. 417-420.

leur cellule, accompagnés de leur conclaviste, et se rendent à la chapelle Sixtine. Au milieu de cette chapelle est une petite table entourée de trois scrutateurs tirés au sort ; d'un côté est un calice où chaque cardinal doit déposer son bulletin, de l'autre la formule du serment qu'il prête avant de voter : *Testor Christum Dominum qui me judicaturus est eligere quem secundum Deum judico eligere debere, et quòd idem in accessu præstabo* : « au nom du Christ mon Seigneur, qui doit me juger, je promets d'élire celui que je crois selon Dieu devoir être élu, soit au scrutin, soit à l'accessit. » C'est le conclaviste qui prépare les billets. « On plie une grande feuille de papier, que l'on coupe au pli du milieu ; on prend ensuite un des deux côtés plié de la largeur d'un doigt, et après avoir roulé le reste du papier jusqu'à l'endroit qui est plié, on le coupe au huitième pli ; ce papier étant ainsi disposé, le cardinal écrit son nom à l'extrémité par-dessous et en cette forme : *Bartholomeus cardinalis...* Cela étant fait, le conclaviste roule encore le bout du papier jusqu'à ce qu'il ait atteint l'autre. » On met ensuite sur ce troisième pli un peu de cire d'Espagne sur laquelle on imprime deux cachets différents faits exprès, car le cardinal ne doit pas se servir de ses armes ordinaires. Sur les deux autres plis restés vides par le haut, le cardinal fait écrire par son conclaviste le nom du personnage auquel il donne son suffrage : *Ego eligo in summum pontificem reverendissimum et eminentissimum dominum meum cardinalem* \*\*\* : « j'élis pour souverain pontife le révérend et très-éminent monseigneur le cardinal \*\*\* (1). » Le cardinal n'écrit pas de sa main ce vote, à moins qu'il ne sache déguiser son écriture. On plie le bulletin, et sur la suscription le cardinal fait mettre une devise. A mesure qu'un bulletin est écrit, le conclaviste le dépose dans le calice dont nous avons parlé. Les infirmiers vont recueillir dans les cellules le bulletin des cardinaux malades. De retour à la chapelle,

(1) Origines... de la liturgie catholique, etc. Conclave.

on ouvre en présence des scrutateurs la petite cassette étroitement fermée où le cardinal malade a déposé son vote, et les bulletins sont jetés dans le calice. Alors un des cardinaux, chef d'ordre, renverse le calice sur la table; le scrutateur prend le billet, l'ouvre et lit le nom qui y est inscrit. Si le cardinal proposé a réuni les deux tiers des suffrages, il est élu canoniquement; dans le cas contraire, on brûle les bulletins à la cheminée d'un appartement voisin de la chapelle. Le peuple répandu autour du Vatican a les yeux fixés sur cette cheminée. Si, à l'heure où l'élection doit être consommée, il aperçoit de légers flocons de fumée s'échapper dans les airs, il se retire inquiet, silencieux: c'est que le scrutin n'a pas donné de résultat; mais s'il ne s'élève aucune fumée, c'est que l'élection est terminée. Alors le peuple se répand dans les rues, attendant avec impatience qu'on proclame le nom du pontife nouveau.

Le 4 mars 1513, les cardinaux s'étaient réunis dans la chapelle de Saint-André. L'archevêque de Strigonie (Hongrie) célébra la messe du Saint-Esprit. La messe achevée, l'évêque de Castella prononça le discours *de eligendo pontifice*; puis, au bruit de l'hymne *Veni Creator*, les cardinaux allèrent s'enfermer dans leur cellule. Ils étaient au nombre de vingt-cinq.

Le cardinal de Médicis quitta Florence le 3 du mois de mars; souffrant d'un abcès, et obligé de voyager en litière, il n'arriva que le 6 à Rome. Il avait choisi pour conclave son compagnon d'exil, le jeune homme qui l'avait accompagné en France, en Allemagne, en Italie, et qui ne l'avait presque pas quitté depuis dix ans: il devait à Bibbiena cette marque de reconnaissance.

Le scrutin dura sept jours; c'était Jean de Médicis qui, comme premier cardinal-diacre, recueillait les votes (1). Le septième jour, son nom sortit du calice; il avait obtenu le nombre de voix voulu: tous les jeunes cardinaux lui avaient

(1) Roscoe, t. II, p. 169.

donné leur suffrage. Médicis, quand il eut compté les votes, ne fit paraître aucune émotion. Les cardinaux vinrent alors lui rendre leurs hommages; il les embrassa tendrement. On lui demanda le nom qu'il choisissait, il répondit: Le nom qu'il vous plaira. Interrogé de nouveau, il dit qu'il avait songé quelquefois que, s'il montait jamais sur le trône pontifical, il prendrait le nom de Léon X, pourvu que le sacré collège le trouvât convenable (1). Les cardinaux inclinèrent la tête. Tous les papes qui avaient porté le nom de Léon avaient laissé de beaux souvenirs: c'étaient Léon le Grand, le restaurateur de l'église de Saint-Pierre; Léon III, mort martyr dans Saint-Sylvestre *in capite*; Léon IV, à qui Rome, envahie par les Sarrasins, dut l'oubli de ses malheurs; Léon IX, un ange de chasteté (2). Alors le cardinal Alexandre Farnèse, précédé du maître des cérémonies, brisa l'une des fenêtres du conclave, et dit au peuple:

« Je vous annonce une heureuse nouvelle: nous avons pour pape le révérendissime seigneur Jean de Médicis, cardinal-diacre de Sainte-Marie in Domnica, qui a pris le nom de Léon X. »

La foule, répandue sur la place de Saint-Pierre, cria: Vive le saint-père! Palle! Palle! et le pape, accompagné de tous les cardinaux et du clergé de Rome, se rendit à l'église de Saint-Pierre pour être intronisé. Il voulut y aller à pied (3).

Le père Mabillon, dans ses Commentaires des Ordres ro-

(1) *Ipsi autem cardinales hortabantur, ut ipse indicaret quo nomine vellet vocari, et dixit quòd alias inter vanas suas cogitationes, cogitaverat quòd si unquam pontifex esset, vellet vocari Leo X, et nunc si iis placeret sic vocaretur; sin autem, ut eis placeret.* — Paris de Grassis, cité par Fabroni, in Add., p. 269. — C'est Octavien, fils d'Albéric, patrice de Rome et successeur d'Agapet en 956, qui, le premier, changea son nom en prenant celui de Jean XII.

(2) Eugène de la Gournerie, *Rome chrétienne*, t. I, *passim*, beau livre que nous ne saurions assez recommander.

(3) *Recusavit pontifex, ut moris erat, gestari, sed pedibus semper ivit.* — Paris de Grassis, cité par Fabroni, in Add., p. 269.

mains, a cherché quel était le mode d'intronisation en usage dans les premiers siècles de l'Église : il nous montre Étienne III porté triomphalement de Sainte-Marie *in praesepe*, où il fut élu pape, à la basilique de Saint-Jean de Latran, où, d'après Anastase le Bibliothécaire, le pape fut intronisé suivant la coutume. Ainsi donc, dans l'Église romaine, la cérémonie a quelquefois la vieillesse du dogme et remonte jusqu'aux apôtres. Quand Valentin fut proclamé pape en 827, le sénat romain vint lui baiser les pieds, c'est-à-dire le saluer, suivant Anastase, *juxta morem antiquum*. « En ce temps-là, dit notre savant bénédictin, la consécration du pape avait lieu à Saint-Pierre, puis on le plaçait sur son trône dans la même basilique; ensuite il y célébrait la messe. De là on le conduisait au palais de Latran, où se donnait un grand repas. Le pape faisait des largesses au sénat et au peuple; c'est ce qu'on appelait les *Presbyteria*. » C'était à peu près le programme usité au seizième siècle.

Au douzième siècle, le pape, après avoir admis au baiser les évêques et les cardinaux dans l'église de Latran, était conduit au portique du temple. Là était un siège de marbre sur lequel il devait s'asseoir, pendant que le clergé chantait l'antienne : C'est Dieu qui de la poussière tire les indigents, et du fumier le pauvre : *suscitat de terrâ inopem et de stercore erigit pauperem*. Magnifique image de notre néant à tous, pape, empereur, peuple, et que le protestantisme a voulu souiller en faisant de cette pierre je ne sais quel siège ignoble où il ne craint pas d'asseoir une prétendue papesse qui n'a jamais existé; il le reconnaît lui-même aujourd'hui.

Selon le cérémonial romain, écrit sous le pontificat de Grégoire X, au treizième siècle (1), si le pape élu n'est pas dans les ordres majeurs, il doit y être promu d'après le rite ordinaire : s'il n'est que sous-diacre, il est en amict, en aube, ceint d'un cordon et le manipule au bras; s'il est diacre, il a l'étole transversale, le pluvial rejeté derrière le

(1) Origines... de la liturgie catholique, p. 924 et suiv.

cou, la tête couverte d'une mitre. Pendant qu'il reçoit la prêtrise, un cardinal le sert et lui ouvre le livre à l'autel durant la messe (1).

Le lendemain de son ordination, le pape est consacré; si la consécration épiscopale n'a pas lieu ce jour-là, le pape ne peut dire la messe, ni en public ni en particulier, jusqu'à ce qu'il ait été promu à l'épiscopat.

Le pape, avant d'être sacré, est revêtu de tous ses ornements (2), à l'exception du pallium; il s'avance vers l'autel, précédé de la croix pontificale qu'accompagnent sept flambeaux, et entouré de tous les cardinaux, évêques, prêtres, diacres et sous-diacres. L'évêque consécrateur, revêtu des ornements pontificaux, sans bâton pastoral, se dépouille de ses insignes après le sacre épiscopal du pape, et, mettant un surplis et une chape, sert le souverain pontife à l'autel.

Léon X n'était que diacre quand il parvint à la papauté. Le 15 mars, il reçut la prêtrise; le 17, la consécration épiscopale, et le 19 la couronne (3). Le couronnement est une cérémonie profane pour les souverains séculiers, et toute religieuse pour le pape. L'origine en est fort ancienne et remonte à Léon III, qui régnait en 795. Autrefois le couronnement avait toujours lieu un dimanche ou un jour de fête (4). Citons une coutume observée dans les temps anciens : un coq placé sur une colonne rappelait au pontife combien est fragile la nature humaine, pendant qu'un clerc chantait : *Non videbis annos Petri* : la misère de notre nature à côté de la brièveté de notre vie, deux éloquents images.

Le 17 mars au matin, on avait élevé dans l'église de Saint-Pierre un vaste échafaud soutenu par des colonnes, orné de corniches et d'un entablement sur lequel était écrite en let-

(1) *Eidem electo servit de libro in altari, in Missâ.*

(2) *Omni ornatu suo.*

(3) Roscœ, t. II, p. 177.

(4) Gaetano Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*. — Origines de la lit. cath., p. 930.

tres d'or cette inscription : *Leoni X, pont. max., litterarum præsidio ac bonitatis fautori*. Le pape, conduit dans la chapelle de Saint-André, fut revêtu des habits sacrés : le pluvial blanc, la mitre lamée d'or, et de là conduit au maître-autel ; il était précédé du maître des cérémonies, qui tenait un roseau d'argent, au bout duquel était un flocon d'é-toupe à laquelle un clerc mit le feu, pendant que l'officier de Sa Sainteté chantait : *Pater sancte, sit transit gloria mundi* (1). Le pape, arrivé au pied de l'autel, se prosterna, fit une courte prière et commença la messe. Le saint sacrifice terminé, le pape fut conduit sur les marches de l'église, où le cardinal Farnèse et le cardinal d'Aragon lui posèrent la tiare sur la tête ; puis il bénit le peuple et retourna au palais des Saints-Apôtres.

Saint-Jean de Latran n'est pas seulement la cathédrale de Rome, c'est encore la patriarcale de toutes les églises du monde, et, comme dit le vers :

.... Templum, caput urbis et orbis.

Il est d'usage immémorial qu'après son couronnement, le pape prenne possession de cette basilique. Cette cérémonie eut lieu le 11 août, fête de Léon le Grand, anniversaire de cette journée où le cardinal de Médicis avait été fait prisonnier par les Français. Léon X voulut monter le cheval blanc qui le portait à la bataille de Ravenne. C'était un vieux serviteur dont le pape prenait un soin particulier (2).

Rome s'attendait à quelque spectacle magnifique : jamais en effet on ne déploya plus de pompe que dans cette prise de possession. J.-J. Penni, médecin de Florence, a décrit

(1) Roscoë, t. II, p. 177.

(2) Vectus est etiam in pompâ illâ eodem equo thraciø in quo ad Ravennam à Gallis captus fuerat, quem ab hostibus pecuniâ redemptum itâ adamavit, ut postea usque ad senectutem extremam, summâ cum indulgentiâ curandum curavit. — Pap. Masso, in Vita Leonis X.

cette fête en véritable chroniqueur. Nous reproduirons en partie sa narration (1).

Deux cents cavaliers ouvraient la marche la lance au poing ; leurs casaques et leurs chaussures étaient semées de flammes blanches et rouges, signe distinctif de la maison des Ursins ; derrière s'avançaient des seigneurs et des comtes appartenant aux plus illustres familles d'Italie, les Colonne, les Savelli, les Gonti, en habits de velours. On reconnaissait au milieu de cette jeunesse brillante J. Jordano, caracolant entre Fabrice Colonne et Jules des Ursins ; ils étaient suivis de musiciens, *suonatori*, à la livrée du pape : l'un habillé de velours, l'autre d'étoffe blanche, rouge ou verte, et portant sur la poitrine un diamant entouré de trois plumes, l'une blanche, l'autre verte, la troisième violette, dont la tige était attachée par un ruban sur lequel on lisait : *semper*. Ils avaient sur le dos un joug entouré de ces lettres : *suave*. Suivait l'avant-garde des Grecs, à la livrée pontificale, toque sur la tête, lance à la main, bouclier sur la poitrine ; puis les valises des cardinaux, brodées d'or et ornées de leurs armoiries. Deux d'entre elles étaient sans broderies ni insignes ; les chevaux qui les portaient étaient montés, l'un par le barbier, l'autre par le tailleur de Sa Sainteté. Derrière s'avançaient, mêlés et confondus, les marchands principaux de Florence, tous vêtus somptueusement, de velours, de satin cramoisi, d'étoffe vénitienne de couleur rose : on reconnaissait Pierre François Borgarini, Bindo Altoviti, Bernard Bini, Pandolphe della Casa, Louis Gaddi, Pierre del Bene, François della Fonte, Mario Guiducci et Guidetto Guidetti, à leurs livrées diverses et à leurs estafiers. A quelque distance venaient deux majordomes de la maison du pape, suivis de deux cent soixante écuyers, marchant deux à deux, et portant des habits roses, des casaques de damas satiné ou velouté, ou des surtouts de satin cramoisi.

(1) Croniche delle magnifiche pompe fatte in Roma per la creatione et incoronatione di papa Leone X, pont. opt. max.

Une haquenée blanche les suivait immédiatement, couverte jusqu'aux pieds d'une housse de velours, et portant sur le dos une petite échelle dont les échelons étaient en velours cramoisi, et qui devait servir au pape pour monter à cheval. Elle était conduite par un palefrenier qui tenait d'une main un bâton peint en rouge. Douze coureurs en habit rose, montés sur de magnifiques chevaux, tenaient chacun une bannière de taffetas rouge ornée des armes pontificales. Les chefs de quartier portaient chacun une bannière aux armes de leurs quartiers respectifs. Deux appariteurs du gymnase romain, portant également une bannière où était peint un chérubin enflammé, précédaient l'illustre seigneur Gian Giorgio, de la noble famille Césarea, gonfalonier du peuple, qui agitaient un étendard de soie rouge, lamé d'or et orné des armes du peuple, c'est-à-dire des lettres S. P. Q. R., brochées d'or. Autour de Gian Giorgio se pressaient une foule de laquais habillés de satin et de velours. Le noble Jean de Blanckenfeld, de la marche de Brandebourg, vêtu d'un casquin de satin blanc, portait l'étendard de l'ordre de Sainte-Marie des Teutons, au milieu duquel était brodée la croix rouge; après lui marchait le chevalier Jules de la maison des Médicis, et qu'on reconnaissait à l'étendard de taffetas rouge de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Presque à côté de Jules marchait le seigneur Fracasso, qui avait de la peine à soutenir le grand drapeau de soie rouge où flottaient les clefs de la sainte Église, dont il était le capitaine; par intervalles le drapeau touchait de ses franges de soie à l'étendard du gonfalonier de Saint-Pierre, le duc de Ferrare, le seigneur aux nombreux laquais. Alphonse d'Este avait amené avec lui, ainsi que le duc d'Urbain et le seigneur de Camerino, une foule de chevaliers, de barons, au nombre de plus de 200, parmi lesquels on distinguait le seigneur Carlo Baglioni et des neveux et parents de cardinaux, tous splendidement vêtus. Ce qui surtout attirait les regards, c'était neuf haquenées éblouissantes de blancheur, et trois mules richement enharnachées, portant des housses

de brocart; elles étaient conduites par des palefreniers vêtus de satin rose et coiffés de bérêts dorés. A leur suite venaient deux maîtres d'écurie, quatre écuyers d'honneur, qui tenaient en main un bâton surmonté d'un chapeau de velours cramoisi, à l'usage du saint-père; puis, sur une double haie, deux cent cinquante-six camériers avec des capuces doublés d'hermine plus blanche que la neige; enfin, quatre valets de chambre, dont deux portaient une mitre épiscopale ornée de pierres précieuses, et les deux autres une tiare garnie de diamants. Les jeunes gens qui montent ces dix chevaux aux housses brodées d'or appartiennent aux plus nobles familles des États romains: sur leurs cimiers s'agitent au gré du vent des panaches blancs de lait. Le beau cavalier qui mène avec tant de grâce son cheval est le seigneur Nicolas, neveu du pape Jules II, d'heureuse mémoire: autour de lui se pressent une foule de jeunes hommes si richement vêtus, qu'on peut s'écrier avec le Mantouan:

Non, mihi si linguæ centum sint oraque centum,  
Ferrea vox.....

Non, quand j'aurais cent langues, cent bouches, je ne pourrais décrire leurs costumes variés. Presque tous portaient des noms illustres: c'étaient Pierre de Paulo, Antoine Soderini, Pierre-François de Lorenzo de' Medici, Simon Tornabuoni, Jean di Giovanni de' Medici, Antoine de' Medici, Pierre di Giacomo Salviati, Bernard del Butta de' Medici, Pierre Pucci, Louis Martelli, Messire Richard, Raphaël Pucci et Raphaël de' Medici, Jérôme Morelli, Philippe Strozzi, Léonard Bartholini, et Messire Philippe de San Miniato, commissaire général de Sa Sainteté.

Les ambassadeurs étrangers étaient presque tous des hommes renommés par leurs lumières. Venise, la France, l'Empire, le patrimoine de Saint-Pierre, les duchés de la Romagne et de Bologne, étaient noblement représentés; Florence pouvait opposer aux étrangers son Mathieu Strozzi et